

2001 OU L'ODYSEE DE L'INDIVIDU

CONFERENCE INTERNATIONALE DES COMMISSAIRES A LA PROTECTION DES DONNEES

**INTERVENTION DE PHILIPPE LEMOINE
24 SEPTEMBRE 2001**

L'extrait d'« Also sprach Zarathustra » que nous venons d'entendre est un splendide appel à la réflexion prospective sur l'informatique, la technologie et la liberté.

La composition de Richard Strauss est en effet le morceau phare du splendide film de Stanley KUBRICK : « 2001, L'Odyssée de l'Espace ». Nous sommes en 2001. Nous sommes ici réunis parce que nous sommes les membres des différentes institutions qui, de par le monde, agissent pour protéger les libertés face au déploiement d'une société informatisée. Quelles leçons tirons-nous de cette vision ?

Et d'abord que voyons-nous autour de nous ? Un monde proche de celui qu'avait imaginé Kubrick. Celui-ci avait longuement travaillé pour connaître l'informatique, l'intelligence artificielle, les robots. Il avait imaginé une scène dramatique qui, par la propulsion d'une fusée, se détache de la société terrestre et se centre sur la rencontre entre l'individu, l'ordinateur et l'univers, symbolisé par l'immensité de la nuit galactique. Dans la réalité, aucune scène n'est jamais à ce point coupée de la complexité sociale. A la CNIL comme dans chacune de nos institutions, les problèmes « informatique et libertés » ne se détachent jamais d'une situation de travail, de santé, de logement, d'administration, de police, d'aide sociale, etc... Mais plus l'informatisation progresse, plus la société va, plus nous savons que nous sommes aux avant-postes d'une nouvelle problématique sociétale qui émerge de cette rencontre entre l'individu, l'ordinateur et la conception de l'universel aujourd'hui.

Récemment, Steven SPIELBERG a rendu hommage à la prospective de KUBRICK en achevant AI, le film sur l'intelligence artificielle que KUBRICK lui avait proposé avant sa mort et qui n'est sorti que cette année. A cette occasion, la veuve de KUBRICK a insisté sur l'ampleur du travail réalisé par son mari pour préparer 2001 et sur la justesse de sa prospective. A un point près, a tenu à préciser cette femme qui est peintre : nous nous sommes trompés sur la couleur. Nous pensions, en préparant 2001, que la couleur dominante devrait être le blanc. Or, la couleur dominante aujourd'hui, c'est le noir.

Tiens donc ! Et pourquoi le noir ? Chacun aime la technologie et Internet a suscité un enthousiasme que l'informatique n'avait pas provoqué depuis longtemps. Chacun aime les thèmes de la société d'information et ses promesses d'individualisation et de personnalisation. Chacun veut croire à l'idée que plus de technologie égale plus de communication et d'échange et donc plus de démocratie. Alors pourquoi ces tuniques noires dont, hommes et femmes, nous sommes le plus souvent parés ?

Blanc ou noir ? Dès que l'on se concentre sur les questions d'informatique et de libertés, on est soumis à une succession aveuglante de flashes. Tout ce qui a trait à l'individu est éclairé par une lumière stroboscopique : roi ou esclave, individu fiché ou personne maître de l'interactivité. Ces oppositions ne renvoient en rien à un quelconque esprit binaire et moins encore, à du machiavelisme. Nous sortons en fait d'un tunnel et découvrons un nouveau monde. La lumière nous aveugle. Nous sommes aux avant-postes et distinguons des formes. Nous ne savons pas encore discerner les couleurs. Je me contenterais donc d'un discours en blanc et noir sur le futur qui se dessine. Blanc : la montée irrésistible d'une nouvelle figure de l'individu. Noir : les enjeux que cela soulève quant à notre conception du Temps, de l'Espace, du Pouvoir et du Double.

I – LE FUTUR EN BLANC : L'ODYSEE DE L'INDIVIDU

La puissance de la mutation en cours, autour notamment d'Internet, ne provient pas seulement d'une rupture technologique. Elle provient également d'une évolution profonde de la société qui porte précisément sur la question de l'individu et de sa place.

Je m'appuierai ici sur un travail que vient d'achever LaSer, la branche « services et technologies » du Groupe Galeries Lafayette. Chaque année, LaSer publie un cahier de réflexions et, cette année, le travail a porté sur la société et sur le changement social. Le Cahier LaSer qui paraîtra prochainement s'est attaché à saisir les composantes de la nouvelle modernité.

Un des plus forts axes de changement qui a été repéré concerne la question de l'individu. Regardez simplement les titres des livres qu'ont publiés au cours du dernier semestre certains des plus grands sociologues français. Jean-Claude Kaufmann : « Ego ». Robert Castel : « Propriété privée, propriété sociale, propriété de soi ». Alain Touraine : « La recherche de soi, dialogues sur le sujet ». Quel changement dans la sociologie ! Où sont passés les systèmes ? Où est passé l'acteur social ? Où est la volonté psychanalytique de déconstruction du sujet ? L'heure est à la recomposition des identités. Selon Alain Touraine, la priorité d'aujourd'hui, avant la question de l'action sociale, c'est la question de savoir qui on est. Il en va de même quand on analyse la pensée sociologique dans d'autres pays d'Europe ou aux Etats-Unis.

C'est qu'il existe aujourd'hui une forte rupture qui tient à ce que le projet romantique issu du XIXe siècle qui enjoignait aux élites de devenir architectes de leur propre vie, est en train de devenir un projet de masse. Chacun est à la recherche de son identité, de son individualité. Chacun veut échapper à toute forme de déterminisme social. La mode, les médias, l'évolution vers la personnalisation, l'organisation même des marchés : tout cela est tiré par cette demande.

Ce qui se passe au cinéma et à la télévision est de ce point de vue significatif. La société ne se contente plus aujourd'hui de disposer de « stars », c'est-à-dire d'un petit nombre de divinités habitant tantôt l'Olympe et tantôt les petits potins de la vie quotidienne, de telle sorte que chacun puisse s'y identifier. Les gens ne se contentent pas non plus d'un élargissement du cercle des idoles à ces personnages « people » que sont les présentateurs du journal télévisé, les héritiers et les têtes couronnées, les sportifs, les politiques, les mannequins et certains grands patrons. On veut toujours plus de têtes, toujours plus de looks, toujours plus de particularités physiques, toujours plus de « doubles » de soi-même. Les sitcoms et les émissions de télé-réalité fournissent un matériel imaginaire centré non sur quelques personnages, mais sur une galaxie d'humains toujours plus différents, toujours plus semblables aux individus que l'on côtoie, toujours plus proches de soi.

Pour se trouver, l'idéal c'est de pouvoir gérer un large portefeuille d'identités, dont on pourrait changer comme de montres. Moi au travail, moi en sportif ou moi en vamp, moi avec mes amis pendant mes heures de loisirs ou de RTT. Il n'y a pas de limite à cette démarche et c'est ce qu'illustre le succès de Madonna, fondé sur l'affirmation d'une personnalité à travers la transformation permanente de son apparence.

L'économie n'échappe pas à cette évolution. L'innovation de services des années 50 tenait ainsi pour beaucoup à la personnalité même des entrepreneurs. L'innovation d'aujourd'hui, celle qui inspire les « success stories » d'Internet, c'est une innovation de services qui permet aux clients eux-mêmes de se reconnaître comme personnes.

La politique à son tour est soumise à ces nouvelles démarches. Certains thèmes ne cessent de monter : ce qui a trait à l'identité, à la vie privée, au clonage, à l'informatique et aux libertés. Aux Etats-Unis, un événement important s'est produit au cours des toutes dernières années. C'est que plusieurs sondages ont fait apparaître que l'enjeu « privacy » était devenu un enjeu majeur pour les internautes américains. Si on leur demande par exemple les raisons pour lesquelles ils n'utilisent pas plus le commerce électronique, pourquoi ils n'achètent pas plus sur Internet, ils répondent : « privacy ». On nous demande trop d'informations, on saisit trop de traces, on ne respecte pas assez notre anonymat. Et lorsqu'on leur demande : « à quoi faites-vous confiance pour sortir de là ? A la loyauté des entreprises ? A des codes de bonnes conduite ? », les internautes américains répondent : « Non, pas du tout. Nous ne pouvons faire confiance qu'à la Loi ». Le fait qu'une telle opinion ait acquis une telle place dans un pays comme les Etats-Unis est un signe. La politique est confrontée à une nouvelle ambiguïté, à une nouvelle situation en blanc et noir. L'Odyssée de l'individu ne nous garantit pas un avenir en blanc.

II – LE FUTUR EN NOIR : DE PLUS EN PLUS CERNES PAR LA NUIT GALACTIQUE

Dans 2001, la société humaine est en blanc. Sur Terre, tout est blanc. A l'intérieur de la fusée, le blanc domine également. Les individus, les cosmonautes portent une combinaison blanche. Le noir est extérieur à l'homme, il est la couleur dominante de cet environnement infini qu'est la nuit galactique.

Le trouble provient de l'impression que la nuit progresse. La nuit nous pénètre et envahit nos âmes. Il faut explorer l'autre face de cette Odyssée de l'Individu. Pour cela, nous allons rester proches du film de KUBRICK, mais en réquisitionnant d'autres auteurs : Georges ORWELL, le père de la réflexion moderne sur le pouvoir et les libertés, et Alan TURING, le père de l'informatique et de l'intelligence artificielle.

Nous le ferons en 4 temps :

- une réflexion sur le Temps et la cyclicité ;
- une réflexion sur l'Espace et la personnalisation ;
- une réflexion sur le Pouvoir et sur ce que veut dire Big Brother ;
- une réflexion sur le Double et sur l'universel aujourd'hui.

LE TEMPS

Dans « 2001, L'Odyssée de l'Espace », le film se termine par une méditation métaphysique sur les rapports entre l'Espace, le Temps, la pensée et la personne. Le héros glisse dans un domaine de conscience que nul homme n'avait jamais atteint. Le Temps s'enroule sur lui-même, comme la spirale de Lumière de la Galaxie. « Il lui sembla que le temps lui-même allait à rebours. Il voyait il éprouvait à nouveau toutes les impressions sensorielles qu'il avait connues. Tout défilait de plus en plus vite. Son existence était comme une bande magnétique que l'on ré-enroulait à une allure sans cesse accélérée... Mais la régression touchait à sa fin... L'instant éternel s'achèva... La pendule reprit son mouvement. Dans une chambre vide flottant au milieu des feux d'une étoile double à vingt mille années lumière de la Terre, un bébé ouvrit les yeux et se mit à crier ».

Cette réflexion sur le temps cyclique amène à s'interroger sur le temps de 2001. Le scénario du film a été écrit en 1967, un an avant les premières projections et la sortie du livre d'Arthur C. CLARKE qui avait écrit le scénario avec KUBRICK. 34 ans les séparaient de 2001. Ceci pourrait nous inciter à nous demander : que pourrions-nous dire sur 2035, sur ce qui se passera dans 34 ans ? Pour l'instant, contentons-nous d'une remarque : à mi-course de ces 34 ans, entre le scénario de Kubrick et 2001, il y a une autre date-clé : 1984. 17 ans après le film, 17 ans avant 2001. « 1984 », c'est comme vous le savez le titre du roman que Georges ORWELL écrit, 34 ans auparavant, en 1950. Dans la dernière partie du roman, le héros vit les mêmes instants que le héros de 2001. Il voit redéfiler sa vie. Son esprit lui échappe peu à peu pour être absorbé par l'esprit d'un autre. Il se voit dans une glace, ayant vieilli en accéléré et ne se reconnaît pas.

« Levez-vous de ce lit ! Les liens se relâchèrent. Winston descendit du lit et se mit debout en chancelant. Vous êtes le dernier homme, dit O'Brian, vous êtes le gardien de l'esprit humain. Vous allez vous voir tel que vous êtes... Continuez. Mettez-vous entre les battants du miroir. Vous aurez ainsi une vue de côté. Il s'était arrêté parce qu'il était effrayé. Une chose courbée de couleur grise, squelettique, avança vers lui. L'apparition était effrayante et pas seulement parce que Winston savait que c'était sa propre image. Il se rapprocha de la glace. Le

visage de la créature, à cause de sa stature courbée, semblait projetée en avant. Un visage lamentable de gibier de potence, un front découvert qui se perdait dans un crâne chauve, un nez de travers et des pommettes écrasées au-dessus desquelles les yeux étaient d'une fixité féroce ».

L'ESPACE

Un autre parallèle s'impose entre KUBRICK et ORWELL. C'est une formidable anticipation des enjeux de la personnalisation et des questions qu'elle sollicite. La personnalisation c'est n'est pas seulement l'individu roi, c'est l'individu esclave et esclave désespéré car esclave de lui-même. La chambre de torture où Winston est enfermé s'appelle la chambre 101. Pas 2001 : 101. « Vous m'avez une fois demandé, dit son tortionnaire, ce qui se trouvait dans la salle 101. Je vous ai répondu que vous le saviez déjà. Tout le monde le sait. Ce qui se trouve dans la salle 101, c'est la pire chose qui soit au monde.

La porte s'ouvrit encore. Un garde entra qui apportait un objet fait de fil métallique, une boîte ou une corbeille quelconque...

- La pire chose au monde, poursuivit O'Brian, varie selon les individus. C'est tantôt être enterré vivant, tantôt brûlé vif, tantôt encore noyé ou empalé et il y en a une cinquantaine d'autres qui entraînent la mort...

Il s'était un peu écarté, de sorte que Winston pouvait mieux voir l'objet qui se trouvait sur la table...

- Dans votre cas dit O'Brian, il se trouve que la pire chose au monde ce sont les rats ».

Vision ô combien décoiffante de la personnalisation ! Elle fait directement penser à KUBRICK dont le co-scénariste Arthur CLARKE commence ainsi l'avant-propos de 2001 : « Derrière chaque être vivant il y a 30 fantômes, car tel est le rapport des morts aux vivants. Depuis l'aube des temps, environ 100 milliards d'êtres humains ont vécu sur cette planète.

Et ce nombre est intéressant car, par une curieuse coïncidence, il existe environ 100 milliards d'étoiles dans notre univers local, la Voie Lactée. Ainsi, pour chaque homme qui vécut jamais, une étoile brille dans l'espace.

Mais chacune de ces étoiles est un soleil, souvent plus lumineux et plus puissant que cette petite étoile proche de nous que nous appelons le soleil. Et de nombreuses étoiles de la Voie Lactée – la plupart sans doute – possèdent des planètes qui tournent autour d'elles. Ainsi, il existe certainement de par l'univers assez de mondes pour donner à chacun des hommes qui habitent la Terre un paradis ou un enfer qui n'appartienne qu'à lui ».

Un paradis ou un enfer qui n'appartient qu'à lui : c'est sur ces termes que repose le magnétisme du thème de la personnalisation.

LE POUVOIR

Le roman de ORWELL est un moment clé de la réflexion sur le totalitarisme aujourd'hui. Nous lui sommes tous redevables d'une nouvelle analyse du pouvoir et de ses enjeux. Mais pourquoi Big Brother ? Pourquoi la figure moderne du pouvoir est-elle le grand-frère ? Pourquoi pas Big Father ou Big Mother ? Que signifie ce glissement du modèle d'autorité, au moment même où l'économie et la société se ré-organisent selon les principes de la cybernétique ? Et pourquoi la mise en place de boucles de retour et de modes plus souples de régulation, bien différents de l'ordre patriarcal, régalien ou dictatorial, font-ils craindre l'arrivée d'un pouvoir absolu ? La question se pose d'autant plus que l'organisation qui combat Big Brother et en qui il n'est pas difficile de reconnaître la mouvance trotskyste dont était issu... Georges ORWELL s'intitule précisément : la Fraternité. Alors pourquoi la fraternité, avec ORWELL, est-elle devenue le symbole du Pouvoir Totalitaire ?

Rappelons rapidement le roman et tentons d'y repérer quelques indices. La scène commence le 4 avril 1984, en suivant un révolté – Winston – qui hait Big Brother et ses différentes affiches pénétrantes et sereines : Big Brother is watching you ! Il nous est dit que Big Brother a les traits d'un homme de 45 ans : il est donc né en 1939. Winston, lui, a 31 ans : il est né en 1945. Entre les deux, il y a eu les horreurs de la guerre et au moment où ORWELL écrit, en 1950, il y a toute la question du souvenir et de la mémoire. Cette question est précisément l'objet du roman puisque le totalitarisme de 1984, celui qui règne sur le globe, repose précisément sur la négation absolue de la mémoire. L'ordre repose sur le mécanisme de la double pensée, de l'adaptation permanente de l'esprit aux injonctions du pouvoir, grâce à une formalisation croissante du langage (la novlangue) et à la chasse ouverte aux souvenirs humains.

La fin du roman est un complet retournement. Le héros est passé par le mal-être, par l'amour, par la révolte et la conspiration, par l'arrestation et la torture. « Mais il allait bien, tout allait bien » comme disent les dernières phrases. « La lutte était terminée. Il avait remporté la victoire sur lui-même. Il aimait Big Brother ». Le roman n'est ainsi pas seulement l'analyse pénétrante d'une nouvelle logique du pouvoir. Il décrit, dans celle-ci, le passage de la haine à l'amour de cette figure du pouvoir : Big Brother. Pourquoi cette haine et pourquoi cet amour ? Si on répond à cette question, on peut sans doute répondre à l'interrogation de départ : pourquoi Big Brother ?

Je propose ici une interprétation. D'abord, le roman l'indique : Big Brother n'existe pas. Il existe sur le même mode que le mal absolu : dans la tête de chacun. C'est ce qu'indique O'Brian, le tortionnaire : « La réalité existe dans

l'esprit humain et nulle part ailleurs... Big Brother existe-t-il ? Naturellement, il existe. Le Parti existe. Big Brother est la personnification du Parti.

- Existe-t-il de la même façon que j'existe ?
- Vous n'existez pas ».

Un autre indice important c'est que le héros a bien eu un père et une mère. Du père, on ignore presque tout. La mère, elle, revient souvent dans les souvenirs du héros ; c'est une belle figure de femme, qui lutte pour nourrir ses enfants, dans la pénurie des années 50 qui précède l'instauration du totalitarisme. Le héros n'a pas de frère ; il a par contre une sœur, une petite sœur.

Celle-ci a 3 ans quand il en a moins de 10. L'écart d'âge qui les sépare est à peu près le même que celui qui distingue le héros et Big Brother. Entre les deux, il y a eu un drame qui hante le héros. C'est qu'il a été à l'origine de la mort de sa sœur. Celle-ci est une enfant malade, fragile, à qui il a volé ses rations alimentaires et en particulier sa ration de chocolat. Il lui a volé, il est parti, elle est morte, il n'a jamais revu sa mère. Pour cette petite fille, le pouvoir absolu, destructeur a existé : c'est celui de son grand frère. Mais ce grand frère est le héros. Donc, Big Brother, cet être qu'il hait au départ et qu'il aime à la fin, c'est lui-même, c'est son Double. A l'âge du contrôle de l'information, la figure dominante du pouvoir, ce n'est pas l'Autre. C'est le Double et c'est en cela que 1984 est un roman visionnaire.

LE DOUBLE ET L'UNIVERSEL AUJOURD'HUI

Plus que jamais, le monde avait besoin de valeurs universelles, de valeurs de paix et de valeurs partagés. Plus que jamais, nous en sommes éloignés.

L'affaire Yahoo que nous avons évoquée ce matin souligne cet éloignement de façon terrifiante. Internet est en effet aux yeux de tous un réseau mondial, potentiellement porteur d'une communication universelle. Faux ! Dans cette affaire, on s'est aperçu que deux régions du monde apparemment très proches – l'Europe et les Etats-Unis – avaient une conception radicalement différente d'une même question. Et pas de n'importe quelle question : la question du Génocide. Précisément la question dont les philosophes disaient qu'il y aurait un avant et un après, qu'Auschwitz représentait une étape décisive de la conscience universelle. Contrairement aux principes que nous nous sommes donnés en Europe, on s'est aperçu dans l'affaire Yahoo qu'il n'était pas interdit aux Etats-Unis de vendre aux enchères du matériel de propagande nazie, ou des pyjamas et des objets ayant appartenu à des déportés ! Et même, que dans la conception américaine, cela aurait été une atteinte à la liberté d'expression que de s'y opposer. Pauvre morale universelle, véhiculée sur ce puissant réseau mondial !

Mais pourquoi cette crise de l'universel ? La société a tout fait pour perdre la mémoire comme l'avait pressenti ORWELL, pour occulter l'importance de ce qui s'est produit avec la naissance des automates modernes, pour ignorer ce qui se jouait avec la montée en puissance de l'imaginaire du Double, pour oublier les noms mêmes des personnes qui ont marqué les temps forts de ce nouvel âge dans lequel nous sommes entrés. Alan Turing est ainsi peu connu. C'est bizarre, car il est tout de même le père de l'informatique. Plus précisément, il est le père d'un concept tout à fait novateur : celui de machine universelle. Avec ce concept, ce qu'Alan Turing a voulu dire dans les années 50, c'est que ce qui est calculable dans l'univers, ce qui est décidable, ce qui est prévisible, répond désormais à une définition précise : c'est ce qui est calculable par une machine de Turing, c'est-à-dire par un ordinateur. Au milieu des années 50, l'homme a été évincé de la question même de l'univers décidable et calculable. Il a été condamné à se définir une nouvelle place dans l'univers, bien différente de la place centrale, rationnelle et ordonnatrice qui s'était dessinée à la Renaissance et qu'avaient consacrée les Lumières.

Cette place, nous ne l'avons pas encore trouvée. Est-ce pour cela que ces idées paraissent scandaleuses, qu'elles restent cachées et taboues ? Pas seulement. Turing n'était pas uniquement un grand mathématicien, un grand logicien et un héros britannique de la guerre. Il avait en effet dirigé l'équipe qui a « craqué » le code Enigma, le code de chiffrement de la marine allemande, contribuant fortement à la victoire des alliés. Turing était également un être étrange, obsédé par les questions de l'identité et du double. Homosexuel, il pensait incarner l'esprit d'un de ses amis, mort dans sa jeunesse. Fantasque, il était un fan inconditionnel de « Blanche-Neige et les Sept Nains », dont il connaissait tous les airs. Sa théorie même de l'intelligence des ordinateurs était fondée sur ce qu'il appelait la « sexualité de la pensée » et sur un jeu logique dont le principe était un déplacement de la différenciation sexuelle. C'est sur ces bases qu'il a inventé l'informatique, cet outil qui nous environne chaque jour un peu plus.

Ceux d'entre vous qui veulent en savoir plus, pourront lire le Cahier LaSer (dans lequel nous voulons contribuer à réhabiliter Turing). Mais, la raison du tabou, la voici : c'est la mort de Turing. En 1953, il porte plainte auprès de la police pour avoir été dévalisé par un de ses amis. Bien que héros national et sommité scientifique, il est poursuivi pour homosexualité, arrêté et condamné à la castration chimique. En 1953, en Angleterre. Il ne le supporte pas et, en juin 1954, il se suicide. Pas n'importe quel suicide. Comme Blanche Neige, il croque une pomme, une pomme empoisonnée au cyanure. Voilà le tabou sur lequel se développe l'informatique mondiale. Voilà l'image de la pomme croquée, dont on dit que Steve Jobs s'est servie pour créer Apple.

La machine universelle, la pomme, la sexualité, le double : ces images fortes marquent l'origine d'une nouvelle problématique sociale où la question de l'universel vient par un choc en retour se confondre et s'opposer avec la question de l'individu. L'instauration d'un « clonage radical » entre un instrumentalisme abstrait et universel et des identités autonomistes, enracinées dans l'histoire, est la grande question d'aujourd'hui. Dans « La société en réseaux », Manuel CASTELLS écrit : « nos sociétés se structurent de plus en plus autour d'une opposition bipolaire entre le Réseau et le Soi ».

*
* *

Tout l'enjeu, c'est de savoir qui et comment peut agir sur cette opposition, peut s'inscrire dans ce clonage pour en faire émerger des motifs d'espoir. Mes chers amis, mes collègues, ma conviction, c'est que les institutions chargées de l'informatique et des libertés, de la privacy et des droits de l'homme sont au cœur de cet enjeu d'avenir. Le monde retentit du conflit qui s'annonce entre le Bien et le Mal. Notre rôle, par rapport à la technologie notamment, c'est d'aider à tracer une route dans un avenir en Noir et Blanc.

La tâche ne sera pas facile. Plus les questions d'informatique et de libertés se détachent de la seule question du Léviathan, de l'Etat et des méga-fichiers, plus elles dépassent même la menace des grandes entreprises utilisant les cookies et le tracking pour développer un commerce électronique « push », plus elles se rapprochent de cette question du Double et cette perte de repères sur qui nous sommes en tant qu'êtres conscients et moraux, plus elles sont difficiles à appréhender. Plus que jamais, l'Enfer sera pavé de bonnes intentions.

On le voit par exemple dans le débat qui s'annonce en France sur ce projet chimérique du coffre-fort électronique citoyen. Par une brusque contraction du Temps, celui-ci essaye gentiment de faire plaisir à tout le monde. Je livre ici mon sentiment personnel : ce projet est impossible et c'est en cela qu'il est chimérique. Il essaye d'assembler, dans une chimère inédite, l'ancienne conception de la démocratie égalitaire (l'électronique pour tous), les aspirations nouvelles qui se cherchent autour de la personne (le coffre-fort personnel) et la vision traditionnelle d'un Etat parvenant à transcender les particularismes, au nom de la Loi universelle (le coffre-fort citoyen). Liberté, égalité, fraternité à l'âge Internet : la synthèse est trop facile. Ce little Brother est pavé de trop bonnes intentions. Laissons-le de côté, avant qu'il nous mène à un nouvel Enfer de Dante.

Mes collègues, mes amis, ayons de l'endurance. La nuit sera longue et l'avenir n'est pas blanc. N'hésitons pas à nous confronter aux interpellations conceptuelles les plus exigeantes, car la place où nous sommes nous confère une responsabilité particulière. Et lorsque nous y voyons clair, agissons avec courage et détermination.

Pour conclure mes propos sur une note d'espoir et pour nous préparer à cette longue Odyssée cosmique, je voudrais vous rappeler le paradoxe de Kepler. Au XVII^e siècle, ce savant, ce prédécesseur des Lumières, avait engagé une grande controverse scientifique autour d'une question : Pourquoi la nuit est-elle noire ? Pourquoi, alors que nous sommes entourés de 100 milliards de soleils dans notre Galaxie – nous le savons désormais –, pourquoi suffit-il que notre soleil local se couche pour que la Nuit devienne noire ? Newton et bien d'autres participèrent à ces débats. Edgar Poe en pressentit la réponse que l'on connaît désormais depuis la théorie de Big-Bang et de l'Univers en expansion. La nuit est noire parce que l'Univers est trop récent. Nous ne percevons la nuit que la lumière des quelques étoiles qui sont les plus proches. Lorsque toutes les étoiles auront projeté leur lumière à travers le cosmos et jusqu'à la Terre, alors la nuit disparaîtra à jamais.